

ÉTUDES



Janusz Tazbir

RECHERCHES SUR LA CONSCIENCE NATIONALE EN POLOGNE AU XVI^e ET XVII^e SIÈCLE

Vers la fin du XV^e siècle, les particularismes locaux, caractéristiques des habitants de l'État polonais — à l'exception de la population ruthène à l'est de l'État et d'une partie du patriciat allemand dans les villes (qui se polonise d'ailleurs rapidement) — s'effacent peu à peu et cèdent la place aux coutumes communes, alors que l'usage de la même langue est de plus en plus général. En 1490, Callimachus humaniste italien établi en Pologne, constate: « Sur un territoire aussi immense, le peuple, la nation (*gens et natio*) est homogène. Elle ne diffère ni par ses coutumes, ni par sa langue, ni par son mode de vie. Elle a les mêmes points de vue sur toutes les questions divines et humaines et elle est subordonnée aux mêmes lois. Si l'on tient compte de ses prédilections, de ses désirs et de son unanimité en toutes choses, l'on peut dire que cette nation est plutôt un seul foyer, une seule famille »¹.

Cette opinion enthousiaste suscite de nombreuses objections, et l'on reproche à Callimachus l'optimisme outrancier dont il fait preuve en évaluant la situation en Pologne. Un fait est cependant incontestable: les remarques de l'humaniste italien confirment qu'en Pologne se manifeste la tendance à renforcer et à resserrer les liens nationaux déjà existants.

Ce processus est favorisé par les transformations économiques et politiques qui s'opèrent à cette époque en Pologne. De nombreux phénomènes témoignent de la formation d'une vie économique commune, c'est-à-dire de l'unité économique de tout le territoire habité par une population déjà homogène tant du point de vue linguistique que culturel. Vers le début de la Renaissance, de nouvelles conditions contribuent à créer un marché national et, de ce fait, écartent toutes les barrières qui limitaient ou freinaient les échanges de marchandises dans tout le pays².

Ces processus contribuent à centraliser la structure juridique de l'État polonais au XV^e et XVI^e siècle et engendrent la tendance à unir dans les frontières de l'État

¹ Cité d'après S. Kot, *Świadomość narodowa w Polsce w XV - XVII w.*, « Kwartalnik Historyczny », vol. LII, 1938, p. 20.

² Cf. *Historia Polski*, vol. I, II^e partie (sous la rédaction de H. Łowmiański), Warszawa 1957, p. 131 et suiv.

tous les territoires qui — par suite du morcellement féodal — avaient été séparés de la Pologne au cours des siècles précédents. Après l'incorporation de la Prusse en 1466, certains hommes politiques de cette époque renouent dans leurs déclarations avec les fameuses paroles de Jan Długosz, le plus éminent historien polonais du XV^e siècle: « Je serais encore plus heureux si je pouvais vivre assez longtemps pour voir [...] la Silésie, la région de Lubusz et celle de Słupsk unies à la Pologne »³. Au début du XVI^e siècle, le chancelier Jan Łaski s'efforce d'incorporer la Poméranie occidentale à la Pologne. Vers la moitié de ce siècle, Jakub Przyłuski, juriste éminent, demande que la Pologne revendique la Silésie, la Poméranie occidentale et la Nouvelle Marche. Il est soutenu par Andrzej Ciesielski, écrivain politique connu à l'époque du premier interrègne (1573), qui souligne les droits incontestables de la Pologne à ces territoires en se basant surtout sur les engagements et les pactes féodaux⁴. Ciesielski est malheureusement le dernier à revendiquer tous les territoires situés sur l'Odra. Comme on le sait, ces postulats n'ont pas été réalisés. Les seuls succès de la tendance à l'unité des territoires polonais — outre l'incorporation au XV^e siècle des duchés d'Oświęcim (1456) et de Zator (1494) — se résument à l'incorporation de la Masovie (1526) et à la liquidation partielle de la particularité institutionnelle de la Prusse Royale (1569). La tendance à refaire l'unité polonaise, à centraliser l'appareil d'État et à rendre sa structure uniforme est à la base des projets de réforme présentés pendant la seconde moitié du XV^e siècle par Jan Ostroróg et, au siècle suivant, par Andrzej Frycz Modrzewski, le plus éminent écrivain politique de la Renaissance en Pologne.

La tendance à l'unité territoriale, économique et juridique favorise le renforcement et l'approfondissement de la conscience nationale. Dans cette période, les paysans sont déjà considérés comme faisant partie de la nation polonaise. La plupart des écrivains polonais du XV^e et XVI^e siècle considèrent que l'usage de la même langue est le critère de l'appartenance ethnique. Jusqu'à la moitié du XVI^e siècle, l'appartenance du paysan à la nation n'est pas mise en question. Les paysans jouissent alors d'un bien-être relatif qui leur permet, entre autres, d'envoyer leurs fils dans les écoles paroissiales, dont le nombre s'accroît au XV^e siècle et passe de 253 à plus de 600⁵. Les fils des paysans font aussi leur apparition dans l'enceinte de l'Académie de Cracovie, la seule université polonaise à cette époque. Certains d'entre eux ont même de puissants protecteurs qui leur facilitent des études à l'étranger, pour ne citer que Klemens Janicki, poète de talent de la première moitié du XVI^e siècle mort prématurément.

Il est particulièrement significatif que dans les oeuvres qui datent de ce siècle et aussi du siècle suivant, le paysan joue souvent le rôle d'interlocuteur. Mais si au XVII^e siècle, le paysan présenté dans les oeuvres littéraires se borne en général

³ J. Długosz, *Dziejów polskich ksiąg dwanaście*, vol. V, lib. XII, Kraków 1870, p. 446.

⁴ J. Czubek, *Pisma polityczne z czasów pierwszego bezkrólewia*, Kraków 1906, p. 115.

⁵ Cf. H. Barycz, *Dzieje nauki w Polsce w epoce Odrodzenia*, Warszawa 1957, p. 37.

à se plaindre de son triste sort, au XVI^e siècle, il y traite aussi de problèmes nationaux particulièrement importants. Aussi bien Mikołaj Rey — calviniste — dans sa *Courte discussion entre le seigneur, le maire et le curé* (1543) que Wit Korczewski — écrivain catholique — dans ses *Entretiens polonais entremêlés de langue latine* (1553) n'hésitent pas de faire participer les paysans au dialogue entre les partisans de la Réforme et leurs adversaires. Chez Korczewski, un étudiant, qui revient de Wittenberg, s'efforce de convertir son père — un paysan — au luthéranisme. Dans le feu de la discussion, le jeune homme a même recours à la langue latine. Son père l'interrompt : « Tu es Polonais, parle donc polonais pour que moi, homme simple, je puisse te comprendre »⁶.

Cette participation — encore peu typique — du paysan à la vie culturelle de toute la nation ne consiste pas seulement à profiter de certains biens culturels. Dans plusieurs localités, les paysans sont déjà les fondateurs de ces biens en faisant décorer à leurs frais les intérieurs des églises. La bourgeoisie contribue bien plus que la paysannerie à développer la conscience nationale. Ses représentants les plus instruits se rassemblent en effet à l'université de Cracovie qui cultive et propage le courant de la culture polonaise au XV^e siècle et au début du XVI^e⁷.

En admettant que la nationalité polonaise englobe aussi les paysans, les écrivains de la période de la Renaissance renouent avec Długosz. Celui-ci — dans son histoire de la Pologne, dans le chapitre consacré à la nature des Polonais — présente en effet le caractère des paysans immédiatement après celui des nobles et, de ce fait, traite ces deux couches sociales comme une unité ethnique⁸. Jan Ostroróg pose le problème de la nationalité polonaise d'une façon semblable et souligne dans son mémorial (milieu du XV^e siècle) la nécessité d'accorder à la « nation polonaise » la primauté dans tous les domaines de la vie de l'État. Il considère que la langue est le critère de l'appartenance à la nation et il lutte pour les droits de cette langue qui lui paraissent aussi importants que les droits nationaux⁹. Jan Mączyński, lexicographe éminent du XVI^e siècle, applique ce même critère dans son dictionnaire de 1564. A la notion du terme latin *natio*, il donne en effet la définition suivante : « peuple » d'un pays ou d'un royaume où la même langue est en usage. D'autres sources de cette période prouvent également que la communauté linguistique était considérée comme un élément très important de la nationalité, inhérent non seulement à la noblesse, mais aussi à d'autres couches sociales.

⁶ W. Korczewski, *Rozmowy polskie łacińskim językiem przeplatane* (1553), Kraków 1883, p. 31.

⁷ Cf. B. Kürbisówna, *Mieszczanie na Uniwersytecie Jagiellońskim i ich udział w kształtowaniu świadomości narodowej w XV w. Ze studiów nad literaturą staropolską*, vol. V, Wrocław 1957 et J. Kaniewska, *Młodzież Uniwersytetu Krakowskiego w latach 1511 - 1560, Studia z dziejów młodzieży Uniwersytetu Krakowskiego w dobie Renesansu*, Kraków 1964, p. 25.

⁸ J. Długosz, *Roczniki czyli kroniki sławnego Królestwa Polskiego*, vol. I - II, Warszawa 1961, p. 167.

⁹ Cf. W. Sobociński, *Memorial Jana Ostroroga a początki reformacji w Polsce*, « Odrodzenie i Reformacja w Polsce », vol. III. p. 16 - 17.

Sans avoir recours à des exemples trop détaillés, nous pouvons cependant citer Wietor, typographe cracovien de grand mérite, qui constate que « chaque nation est éprise de sa propre langue. Pourquoi, la nation polonaise est-elle la seule à mépriser la sienne » (1542), et Szymon Budny, un arien, écrit en 1572: « Chaque homme aime les coutumes de sa patrie et sa propre langue, alors qu'il méprise les usages étrangers et les langues qu'il ne comprend pas ». Dans les documents historiques du tournant du XV^e et du XVI^e siècle, les notions *regnicola* et *incola regni Poloniae*, qui désignaient jusqu'alors les habitants de l'État polonais — sont remplacés par les notions: *Polonicum genus*, *gens Polonorum*, *gens et natio Polona*, qui définissent les Polonais non pas d'après le territoire qui leur est commun, mais d'après leur origine commune¹⁰. Andrzej Frycz Modrzewski souligne dans ses oeuvres cette communauté de toutes les couches sociales, communauté due à l'usage de la même langue.

Frycz Modrzewski désapprouve avec amertume « les propos d'hommes sans foi qui prétendent que tuer un paysan (car c'est ainsi que l'on appelle chaque homme qui n'est pas noble, même s'il n'a rien en commun avec la campagne), équivaut à tuer un chien »¹¹. Ces paroles confirment qu'à cette époque la noblesse méprise déjà les plébéiens dont elle se retranche par une barrière de privilèges sociaux. Cette attitude de la noblesse l'incite ensuite à dresser pour elle-même une généalogie nationale différente.

Dans la période de la Renaissance, la nation polonaise est consciente d'appartenir à une communauté culturelle et linguistique, différente des communautés voisines et des nations qui sont en contact avec elle. Au cours du XVI^e siècle, elle est surtout consciente de sa particularité par rapport aux Allemands, particularité qui se manifeste le plus clairement au cours du XVI^e siècle et s'étend à tous les domaines de la vie. « La nation allemande — constate l'un des écrivains du temps du premier inter-règne — diffère de la nation polonaise par ses usages, sa langue et ses costumes nationaux, aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix ». « Chez un Habsbourg — prétend un autre — tout est à la mode allemande: la langue et les costumes, les usages et la foi »¹². Ce sentiment de particularité, qui se transforme dans certains cas en antagonisme, n'est pas seulement la conséquence de conflits à main armée. Les Polonais qui prennent contact avec leurs voisins occidentaux non seulement à l'étranger, mais aussi dans les villes polonaises, sont conscients de leur particularité nationale et la langue étrangère qu'ils ne comprennent pas contribue à accroître ce sentiment qu'enveniment des conflits sporadiques ayant, avant tout, un caractère économique. La particularité nationale ne se manifeste pas seulement à l'égard des Allemands. Elle s'étend aussi à d'autres nations occidentales avec lesquelles les Polonais — surtout la noblesse — ont des rapports de plus en plus fréquents, aussi

¹⁰ K o t, *op. cit.*, p. 20; *ibidem*, p. 22 et 21 cf. les déclarations de Mączyński, Wietor et Budny que nous avons citées.

¹¹ A. Frycz M o d r z e w s k i, *O poprawie Rzeczypospolitej*, Warszawa 1953, p. 273.

¹² C z u b e k, *op. cit.*, p. 433 et 442.

bien culturels que politiques et économiques. Les voyages à l'étranger et surtout l'élection de rois étrangers au trône de Pologne, favorisent les contacts avec des communautés culturelles différentes et provoquent souvent des conflits tant nationaux que culturels. Au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle, l'épanouissement de la Renaissance et l'arrivée de la reine Bona Sforza en Pologne, provoquent l'afflux d'Italiens que Marcin Bielski déplore en constatant que « tant que nos Polonais ne connaissaient pas ces Italiens, ils étaient capables de tenir tête aux ennemis »¹³. L'élection d'Henri de Valois inaugure les relations avec les Français, relations qui se terminent par un mécontentement réciproque après la fuite peu glorieuse du roi. Les Polonais constatent alors que la nation française est frivole et hautaine. Certains en tirent la conclusion suivante: « Le Polonais déteste le Français hautain »¹⁴.

L'élection de Bathory au trône de Pologne permet de reprendre contact avec les Hongrois, et Sigismond Vasa fait venir des Suédois que la noblesse polonaise n'aime guère. Ces contacts politiques et culturels approfondissent sans aucun doute la conscience nationale polonaise, surtout le sentiment de la particularité de notre communauté culturelle, différente de celle des autres peuples. Et pas seulement de sa particularité. Dans les déclarations faites aux représentants d'autres nations, surtout aux Italiens et aux Français, se mêle continuellement l'éloge de la Pologne, de la richesse et de la puissance de cet État, de la culture et des coutumes de ses habitants. Dans la seconde moitié du XV^e siècle, le discours que Jan Ostroróg prononce devant le pape Paul II, en 1467, est caractéristique de cette ambiance. Ostroróg y présente la Pologne comme un pays qui « n'a jamais été vaincu, mais a souvent triomphé d'autres nations », et parmi les ennemis vaincus, il cite... Alexandre le Grand et Jules César¹⁵. Au cours de la première moitié du XVI^e siècle, cette ambiance prend déjà les traits d'une mégalomanie évidente. Dans de nombreux cas, la mise en valeur des qualités propres aux Polonais s'accompagne d'un sentiment de malveillance à l'égard des étrangers, incapables d'apprécier ces qualités. En 1572, l'un des écrivains déclare: « cette nation occidentale dit ne pas connaître de nation plus barbare que la nation polonaise et, de ce fait, nous relègue à l'échelon presque le plus bas »¹⁶. De nombreux écrivains de la même époque publient des opinions analogues¹⁷. En soulignant les insuffisances des autres nations, l'on considère cependant au XV^e et XVI^e siècle qu'il est possible d'apprendre certaines choses de ces nations. A l'époque de l'épanouissement de la Renaissance en Pologne, l'on ne s'encroûte

¹³ Cf. J. T a z b i r, *Ze studiów nad ksenofobią w Polsce w dobie późnego Renesansu*, « Przegląd Historyczny », 1957, n° 4, p. 657 et suiv.

¹⁴ Cf. S. K o t, *Adieu à Pologne*, Kraków 1930, p. 15 et 28 (tiré à part de « *Silva Rerum* », vol. V, 1930, n° 417).

¹⁵ Ostroróg a constaté: « Tite-Live, Justin et Florus ayant passé ce fait sous silence parce qu'ils sont Romains [...] », il a donc dû se baser sur les chroniques polonaises (B. N a d o l s k i, *Wybór mów staropolskich*, Wrocław 1961, p. 33 - 35, Biblioteka Narodowa, I^{re} série, n° 175).

¹⁶ W. B r o e l - P l a t e r, *Zbiór pamiętników do dziejów polskich*, vol. III, Warszawa 1858, p. 54.

¹⁷ Cf. T a z b i r, *op. cit.*, p. 678.

pas encore dans un isolement empreint d'un sentiment de supériorité, mais l'on entretient des relations suivies avec l'étranger.

La noblesse souligne sa particularité nationale surtout au cours de ses voyages à l'étranger. Elle y porte ostensiblement le costume polonais, infiniment exotique pour les étrangers en raison de ses ornements orientaux, et y vit selon le fameux *mos Polonicum*¹⁸. Les nonces du pape qui séjournent en Pologne au XVI^e siècle soulignent tout particulièrement la grande importance qui y est attribuée aux formes traditionnelles de la vie quotidienne, aux costumes et aux usages, et ils indiquent que les Polonais « n'apprécient que ce qui est national » (Giulio Ruggieri en 1568)¹⁹. La crainte de voir se perdre ce que l'on appelle alors les « coutumes » se manifeste au temps du premier interrègne dans les déclarations des adversaires d'un roi étranger.

Comme le constate l'un des écrivains de cette époque, l'élection d'un roi étranger :

« Vous ferait perdre vos coutumes traditionnelles
Et vous obligerait d'en adopter de nouvelles »²⁰.

On trouve des préoccupations semblables chez un autre écrivain : « Et s'il nous fallait élire un roi habitué aux usages français, je ne pense pas que ces coutumes étrangères — si elles s'implantaient chez nous — pourraient nous être d'un grand bien. Elles n'occasionneraient que de grandes dépenses et des réjouissances superflues, etc. Cette terre et ce ciel qui nous ont vu naître exigent d'autres coutumes, des coutumes polonaises et lituanienes, sincères, empreintes de courage et vraies que nous avons héritées de nos aïeux, que Dieu a bénies et qui ont rendu la République Polonaise florissante [...] »²¹. Il me semble cependant qu'il ne faudrait pas surestimer l'importance que la défense des coutumes avait pour le développement de la conscience nationale. Dans la plupart des cas, ces coutumes ne s'identifiaient pas tant avec la notion d'une communauté culturelle, mais plutôt avec l'idéal de la vie culturelle de la classe qui détenait le pouvoir, avant tout de la noblesse. La position privilégiée de la noblesse qui la distinguait — tant du point de vue coutumier que social — des autres couches de la population est caractéristique du XV^e siècle et des siècles suivants. Les historiens de la civilisation²² s'accordent à affirmer que de nombreuses coutumes, autrefois communes à la noblesse et au peuple, devinrent avec le temps le propre de ce dernier.

L'intérêt porté au passé de la nation et les recherches sur les anciennes lois, les coutumes et les actions des ancêtres, jouent un grand rôle dans la formation de la nouvelle notion de la nationalité et favorisent le développement du patriotisme polo-

¹⁸ Cf. S. K o t, *Nationum Proprietas. Extract from Oxford Slavonic Papers*, vol. VI, 1955, p. 14 - 15. C'est autre chose qu'en partant pour l'étranger, l'on portait parfois ostensiblement le costume polonais, alors qu'au pays l'on se contentait d'une mode plus cosmopolite.

¹⁹ E. R y k a c z e w s k i, *Relacje nuncjuszów apostolskich*, vol. I, Berlin 1864, p. 170.

²⁰ C z u b e k, *op. cit.*, p. 30.

²¹ *Ibidem*, p. 352.

²² Cf. Z. K u c h o w i c z, *Z dziejów obyczajów polskich*, Warszawa 1957, p. 7.

nais, d'un patriotisme invocant parfois celui de la Rome antique. L'historiographie de la Renaissance, et surtout les oeuvres de Jan Długosz, Maciej Miechowita, Joachim Bielski, Cyprian Bazylik donnent un sens nouveau à la patrie qui — comme le constate Jan Dąbrowka — est « l'arène de notre vie et nous fournit les moyens d'existence, tant physiques que spirituels ». C'est l'amour de la patrie, sa « douceur » (dont parle Joachim Bielski) qui stimulent les Polonais à en recréer l'histoire. Selon la conception de ces historiens, le passé et le présent sont liés par les traditions qui témoignent de la vie et de l'oeuvre des générations précédentes. Ces traditions exercent leur influence sur les vivants et — comme le constate Cyprian Bazylik — « les incitent à suivre la voie difficile vers la vertu ». Joachim Bielski est d'avis que la tâche principale de l'historiographie consiste à éveiller l'amour de la patrie et il souligne les mérites des aïeux qui ont contribué à la puissance de la Pologne et dont il « faudrait dorer les tombes [...] et suivre la voie qu'ils ont suivie si nous voulons être leurs vrais fils, et non pas des fils dégénérés »²³. Les recherches sur le passé, menées auparavant du point de vue de l'Église, commencent à se concentrer sur l'histoire de la nation²⁴. Dans la première période du développement de l'historiographie à l'époque de la Renaissance, le respect des aïeux et de leurs mérites et la fierté qu'inspire le passé historique n'ont encore rien d'une apologie aveugle de ce passé. Aussi bien Miechowita que Marcin Bielski l'évaluent d'un oeil critique, et pas toujours d'une façon qui répond aux intérêts des seigneurs et de la dynastie régnante. L'historiographie de la Renaissance, à l'époque de son plein épanouissement, est une école de patriotisme qui enseigne la fidélité à la nation et le respect de son passé.

La lutte pour la langue dans l'ancienne littérature polonaise — lutte que nous connaissons grâce à l'ouvrage richement documenté de M. R. Mayenowa²⁵ — a contribué éminemment à éveiller l'amour de la patrie. Cette lutte, qui était menée dans tous les domaines de la vie contre l'usage de l'allemand et du latin, formait non seulement la conscience nationale, mais rappelait aussi les anciennes traditions et renforçait le sentiment de communauté culturelle. Pour les idéologues de la Renaissance, la langue — comme nous l'avons déjà dit — était le critère de l'appartenance ethnique. Les travaux linguistiques, parus au cours des dernières années, nous donnent de nombreuses informations à ce sujet. Ces travaux ne tiennent cependant pas compte de la crainte de dénaturalisation qui est très perceptible dans l'argumentation des écrivains du temps du premier interrègne. En s'opposant à l'élection d'un Habsbourg au trône de Pologne, ces écrivains mettent en lumière les dangers que comporte sa candidature et signalent l'exemple de la Bohême, où « la langue et la nation

²³ Cité d'après K. Dobrowolski, *Studia nad kulturą naukową w Polsce do schyłku XVI stulecia*, « Nauka Polska », vol. XVII, 1933, p. 72. Cf. aussi S. Łempicki, *Renesans i humanizm w Polsce*, Warszawa 1952, p. 147 - 148.

²⁴ Barycz, *op. cit.*, p. 131.

²⁵ M. R. Mayenowa, *Walka o język w życiu i literaturze staropolskiej*, Warszawa 1955, *passim*. Cf. aussi C. Backvis, *Quelques remarques sur le bilinguisme latino-polonais dans la Pologne du seizième siècle*, Bruxelles 1958.

allemandes refoulent la langue et la nation tchèques. Et il ne fait pas de doute qu'il en serait de même chez nous »²⁶. Un autre écrivain déclare: « Dans le royaume tchèque, où l'on n'avait pas entendu parler d'Allemands, ils sont déjà si nombreux aujourd'hui que dans le royaume il n'y a qu'une ville tchèque pour deux villes allemandes et, dans les villes impériales, qu'un Tchèque pour deux Allemands »²⁷. C'est précisément cette crainte qui décide les écrivains à se déclarer pour la candidature d'un Français. Ils soulignent qu'il ne faut pas craindre cette langue incompréhensible, car « une langue voisine est adaptée plus facilement qu'une langue lointaine comme en témoigne la langue allemande qui s'est implantée si fortement en Bohême que les Tchèques n'osent plus faire usage de la leur. Il en serait de même chez nous. La langue d'un pays lointain s'impose plus difficilement et il est plus facile de s'en défaire ».

Les adversaires de l'élection d'un étranger au trône de Pologne soulignent continuellement que ce que cette élection a de plus malencontreux, c'est que « chaque homme aime les coutumes de son pays et sa propre langue, alors que les coutumes étrangères et les langues autres que la sienne [...] l'offusquent et lui répugnent »²⁸.

La marche triomphale de la langue polonaise est caractéristique non seulement des belles lettres et des polémiques confessionnelles. Elle refoule aussi bien le latin que l'allemand dans la pratique politique, la législation de la Diète et les recueils de lois. Il est en outre fort significatif que, dans les documents sociaux et juridiques, le polonais s'impose avant tout en rapport avec la terminologie de la vie quotidienne. Les noms des outils, des vêtements, des ustensiles, etc. n'ont souvent pas leur équivalent en latin et sont les premiers à être formulés en polonais. D'autre part, le latin se maintient le plus longtemps, et même pendant toute la période de la Renaissance, dans les domaines où la terminologie polonaise n'a pas encore été élaborée. Cela se rapporte avant tout à la nomenclature scientifique, surtout à la philosophie et à la théologie, et partiellement aussi aux sciences exactes et à certaines notions constitutionnelles. Les représentants de l'Église catholique faisaient preuve de méfiance à l'égard de la langue polonaise et, à plusieurs reprises, ils ont exprimé la crainte que l'introduction du polonais dans les controverses confessionnelles permettrait aux plébéiens (*vulgus*) d'être juges dans les questions de la foi. Au XV^e siècle, le clergé considérait que les partisans de l'usage de la langue polonaise dans les discussions théologiques étaient des adeptes de la doctrine hussite et, au siècle suivant, il leur reprochait de subir l'influence de la Réforme.

L'antagonisme entre la Réforme et Rome avait en Pologne un caractère partiellement national: en attaquant la papauté, l'on s'opposait en même temps à la tendance du clergé italien à gouverner les Polonais et à s'enrichir à leurs dépens. Le principal argument contre les jésuites consistait à mettre en lumière l'origine italienne et espagnole des chefs de cet ordre en Pologne. Les catholiques, à leur tour, reprochaient

²⁶ Cz u b e k, *op. cit.*, p. 633.

²⁷ *Ibidem*, p. 358.

²⁸ *Ibidem*, p. 461 et 305.

à la Réforme son origine étrangère. L'emploi d'arguments de ce genre prouve que les controverses confessionnelles avaient approfondi et renforcé la conscience nationale déjà existante en la rendant particulièrement sensible à tous les essais de domination étrangère. La lutte — guère étudiée jusqu'à ce jour — pour une Église nationale et tous les articles qui ont paru à ce sujet y ont contribué également²⁹. L'institution d'une Église nationale avait en effet pour but de poloniser entièrement l'organisation de l'Église, non seulement en ce qui concernait ses formes, mais aussi son contenu.

Si ce projet avait été réalisé, il aurait contribué à nationaliser la vie intellectuelle et l'aurait rendue indépendante de la culture ecclésiastique cosmopolite. La pluralité des confessions a stimulé le développement de la conscience nationale. Les auteurs du premier dictionnaire polono-latin (Mączyński) et de la première grammaire polonaise (Piotr Statoriusz-Stojeński) étaient des ariens, Andrzej Trzecieski, auteur de la *Prière pour la République et le roi* — qui était le prototype de l'hymne national polonais — et Mikołaj Rey, l'un des créateurs de la littérature nationale, étaient des calvinistes. La Réforme avait encore un autre mérite: elle a obligé les catholiques de répondre en polonais aux reproches qui leur étaient adressés dans cette langue, et elle a contribué ainsi à enrichir notre littérature de nombreuses oeuvres dont le niveau artistique est très élevé, notamment des oeuvres de Piotr Skarga, Grzegorz Knapski et Jakub Wujek. Ce dernier, auteur de la première traduction catholique de la *Bible* en polonais, avoue d'ailleurs qu'il a profité de la terminologie des traductions faites auparavant par des protestants.

Ce n'est pas seulement dans le domaine de la théologie que la terminologie polonaise est alors *in statu nascendi*. En ce qui concerne les notions liées à la nation, cette terminologie est particulièrement élastique, aussi bien en latin qu'en polonais. Dans la première période de l'emploi de la nomenclature latine — au XV^e siècle et pendant la première moitié du XVI^e — les notions: *gens*, *populus*, *natio*, sont employées assez arbitrairement et ont souvent un sens analogue. Il serait curieux et fort utile d'étudier la signification de ces termes dans les oeuvres de l'époque en question. Primordialement (par exemple, dans le *Psautier de saint Florian* du XIV^e siècle et dans la *Bible* du XV^e siècle de la reine Sophie) le terme « nation » signifie: *generatio* — génération, *tribus*, peuplades et, éventuellement, descendants. Cette élasticité se maintient au XVI^e siècle où la notion de « nation » se manifeste d'une part — comme nous l'avons déjà dit — en tant que collectivité parlant la même langue et, d'autre part, en tant que naissance, origine et état social. Le terme « nation » conserve aussi ce sens dans les constitutions polonaises et dans les registres de la Diète où il est question d'hommes de la « simple nation » en comparaison de Polonais de la « nation noble », ou de la « nation des chevaliers ». Mączyński n'a pas évité cette élasticité puisqu'il donne au terme latin *natio* la signification de: « genre, généra-

²⁹ E. Bałakier n'a éclairé ce problème que partiellement dans *Sprawa kościoła narodowego w Polsce XVI w.*, Warszawa 1962, p. 142 et suiv.

tion » et n'ajoute qu'ensuite « aussi peuple [...] qui parle la même langue »³⁰. En outre, le terme « nation » est employé parfois pour désigner la population de certains territoires de l'État, indépendamment de ses différences ethniques. C'est donc en ce sens que l'on faisait une différence (surtout dans les actes législatifs) entre deux nations essentielles: polonaise et lituanienne et, en même temps, l'on identifiait la Couronne avec la Pologne. C'est aussi en ce sens que Augustyn Rotundus, maire de Wilno, emploie le terme « nation » dans son *Entretien d'un Polonais avec un Lituanien*. Ceux qui admettaient que les habitants de chaque province qui avait eu une existence indépendante à un moment quelconque, constituaient une nation, ont rendu cette nomenclature encore plus compliquée. Ainsi, par exemple, Jan Dymitr Solikowski, écrivain politique, constate dans sa *Conversation à Kruszwica* que « Polonais, Lituaniens, Ruthènes, Mazuriens, Samogitiens, Livoniens, Podlaquiens, Wolyniens et Cuïaviens ont une seule république, un seul royaume [...] »³¹. L'historien Strykowski parle aussi des « Polonais, Mazuriens, Lituaniens, Samogitiens, Ruthènes [...] »³².

Il est possible que cette élasticité des notions est due à la faiblesse des prémisses qui favorisaient la formation de la conscience nationale polonaise, comme nous la comprenons aujourd'hui. Au XVII^e siècle, la conception de la nation — en tant qu'unité ethnique — était refoulée par la catégorie ultra-subjective de la nation nobiliaire, basée sur le mythe sarmate³³. Toute la problématique compliquée qui se liait à cette transformation, attend cependant encore d'être mise en lumière³⁴.

Il ne fait pas de doute que cette transformation est conditionnée dans une grande mesure par les changements qui s'opèrent dans la structure socio-économique et juridique de la République nobiliaire au XVI^e et XVII^e siècle. Le déclin économique des villes et de l'artisanat et le développement des propriétés basées sur le travail corvéable sont liés aux changements qui s'effectuent dans la structure juridique et politique de l'État. Le gouvernement de l'oligarchie seigneuriale et de la noblesse qui lui est subordonnée, abolissent peu à peu les succès que l'unification de l'État et la centralisation de son appareil avaient obtenus au début de la Renaissance. Le processus de l'unification de toutes les terres polonaises dans les frontières de l'État est également freiné. La Silésie, la Prusse Ducale restent en dehors des frontières de la République et une partie de la population polonaise établie sur ces terres, paysanne pour la plupart, subit la pression de la germanisation. Sur les territoires

³⁰ Kot, *Nationum Proprietas* ..., p. 22; cf. les remarques intéressantes de O. Balzer, *Polonia, Poloni, gens polonica*, dans : *Księga pamiątkowa ku czci B. Orzechowskiego*, p. 83.

³¹ Czubeck, *op. cit.*, p. 471.

³² M. Strykowski, *Kronika*, vol. I, Warszawa 1846, p. 69.

³³ Cf. l'étude de T. Ulewicz *Sarmacja, Studium z problematyki słowiańskiej XV i XVI w.*, Kraków 1950.

³⁴ Cf. du même auteur, *Il problema del sarmatismo nella cultura et nella letteratura polacca (Problematica generale e profilo storico)*, « Ricerche Slavistiche », vol. VIII (1960), Roma 1961, p. 126 - 198.

de l'est de la République, la noblesse biélorusse et ukrainienne se polonise assez rapidement, mais les paysans et la bourgeoisie conservent en général leur nationalité et défendent la religion orthodoxe qui est l'un des motifs de leur opposition contre l'assimilation. Les triomphes de la réaction catholique rapprochent sur ces territoires les protestants et les orthodoxes, et au tournant du XVI^e et XVII^e siècle, ce fait induit les meilleurs écrivains calvinistes et ariens à lutter contre les partisans jésuites de l'union de la religion catholique et de la religion orthodoxe.

Le retour des conditions sociales rétrogrades est lié à la victoire du catholicisme qui les soutient. Le triomphe de la Contre-Réforme se manifeste sur les territoires occidentaux (surtout en Silésie) non seulement par un usage presque exclusif du latin ³⁵, mais aussi par les progrès de la germanisation qui est favorisée par l'Église ³⁶. La situation se présente différemment en Prusse Royale, où le catholicisme s'accompagne en général du caractère polonais. Le catholicisme est homogène du point de vue social — en témoigne l'appui qu'il n'accorde qu'aux formes sociales féodales — mais il ne l'est guère lorsqu'il s'agit de son contenu culturel et de ses coutumes. D'une part, la victoire de la réaction catholique y introduit de nombreux éléments de la Contre-Réforme cosmopolite et, d'autre part, surtout au XVII^e siècle, ce contenu acquiert des traits locaux et donne à l'Église polonaise un caractère de plus en plus « sarmate » ³⁷. L'idéologie religieuse, surtout la conception de Dieu et des saints, est adaptée aux notions sociales et politiques de la noblesse. Les éléments locaux s'infiltrèrent dans le culte religieux et lui donnent dans de nombreux cas un caractère spécifiquement polonais (caractère formel des cérémonies religieuses, culte marial excessif, etc.) Le catholicisme devient l'un des principaux éléments de l'idéologie de la « nation nobiliaire » qui arrive définitivement à maturation dans la seconde moitié du XVI^e siècle.

Cette idéologie se manifeste déjà pendant la première moitié de ce siècle et correspond à la prépondérance sociale et politique de plus en plus accentuée de la noblesse. Au fur et à mesure que déclinent les tendances progressistes dans l'économie et la politique, la notion subjective de « nation nobiliaire » refoule la première conception de la nation polonaise en tant qu'unité ethnique englobant toutes les couches de la population qui ont une origine commune et parlent la même langue. Cette conception est remplacée peu à peu par la notion de « nation nobiliaire » qui n'englobe que la noblesse. La noblesse s'identifie donc avec la nation polonaise et en exclut avant tout les paysans et aussi la bourgeoisie. Les autres couches sociales deviennent quelque chose de supplémentaire, nécessaire du point de vue social, mais n'ayant pas sa propre raison d'être. Il n'est évidemment pas possible de définir la césure chro-

³⁵ Ce n'est que la Contre-Réforme et l'éducation dans les collèges jésuites qu'elle inaugure qui contribuent à propager une connaissance réelle de cette langue parmi la noblesse.

³⁶ Cf. W. Czaplinski, *Wpływ reformacji i kontrreformacji na stosunki narodowościowe na Śląsku (XVI - XVII w.)*, « Przegląd Historyczny », vol. XL, 1950, p. 144 - 155.

³⁷ Cf. T. Tazbir, *Święci, grzesznicy i kacerze. Z dziejów polskiej kontrreformacji*, Warszawa 1959, p. 186 et suiv.

nologique entre l'apparition de ces deux notions de notre nation, l'une englobant tous les états, et la seconde réduite uniquement à la noblesse.

Pendant tout le XVI^e siècle et le siècle suivant, ces deux notions existent côte à côte, avec cette différence que la noblesse admet la conception de la nation sarmate — limitée uniquement à la noblesse — alors que les écrivains bourgeois se déclarent en général pour l'ancienne conception de la nation, telle qu'elle était en vigueur pendant la Renaissance. La classe au pouvoir et son historiographie changent donc brusquement d'opinion pendant une période très courte dont la durée ne dépasse pas la vie d'une, ou, tout au plus, de deux générations. Comme symbole de ce changement d'opinion, nous pouvons citer Stanislaw Orzechowski, le plus populaire écrivain de la noblesse. Défenseur des paysans et adversaire de la papauté (prêtre marié et pendant un certain temps suspendu dans l'exercice de ses fonctions), il devient très rapidement le porte-parole d'une attitude intransigeante à l'égard des serfs et recommande de se subordonner à Rome et au clergé. C'est précisément Orzechowski qui contribue éminemment à définir la conception sarmate de la nation nobiliaire. Il affirme qu'un « chevalier, un roi, un prêtre [...] sont des parties inhérentes à la Pologne, qu'ils n'y sont pas venus d'un autre pays, mais ont vu le jour en Pologne [...], alors que le laboureur, l'artisan et le négociant ont été accueillis en Pologne après avoir quitté d'autres pays où il ont vécu dans l'indigence »³⁸. « Nous avons exclu le laboureur, les artisans et les négociants, mais nous admettons le prêtre, le roi et les chevaliers polonais » déclare Orzechowski à une autre occasion et il était son point de vue sur le fait que « le laboureur, l'artisan et le serf ne sont pas des hommes libres »³⁹, c'est-à-dire qu'il l'était sur la situation sociale et juridique des couches exploitées. Les privilèges et les libertés politiques dont la noblesse est la seule à profiter, décident de façon analogue de l'appartenance à la « nation nobiliaire ».

Selon les idéologues nobiliaires, cette nation se compose donc non seulement de la noblesse polonaise, mais aussi de la noblesse lituanienne, biélorusse et ukrainienne qui se polonise surtout à partir de 1569. Admise aux libertés politiques, cette noblesse se dénationalise rapidement. Orzechowski — que nous avons déjà cité — signe encore: « *gente Ruthenus, natione Polonus* », faisant comprendre de cette façon que la tribu polonaise et d'autres tribus unies ont créé la nation polonaise. Ses descendants, de même que la majorité de la noblesse ruthène, ne tiennent pas compte de ces différences subtiles et degrés intermédiaires, et se considèrent tout simplement comme des Polonais, c'est-à-dire comme des membres de la nation polonaise nobiliaire. Un processus analogue s'opère dans une grande partie de la noblesse lituanienne, mais avec un certain retard sur la noblesse ukrainienne, car sa polonisation ne s'effectue à une grande échelle qu'au XVII^e siècle. Il est vrai que Solikowski se flatte déjà pendant le premier interrègne que: « nous avons gagné l'État lituanien à notre langue, à nos usages et à notre politique », mais à cette épo-

³⁸ K o t, *Świadomość narodowa ...*, p. 27 - 28.

³⁹ S. O r z e c h o w s k i, *Polityca Królestwa Polskiego*, Poznań 1859, p. 20.

que, sa constatation est encore prématurée. Au début du XVII^e siècle, la noblesse lituanienne, même celle qui se polonise, considère encore qu'elle est de nationalité lituanienne, ce qu'elle affirme d'ailleurs souvent en langue polonaise. Janusz Radziwiłł écrit dans une lettre adressée à son frère Krzysztof: « Bien que je sois né Lituanien et que je mourrai comme tel, nous devons faire usage de l'idiome polonais dans notre patrie »⁴⁰. Si la noblesse ukrainienne avait à certaines époques des sympathies pour l'Orient et seuls, ses intérêts sociaux et politiques l'ont poussée à se déclarer pour la République polonaise, la noblesse lituanienne s'est opposée à l'assimilation en s'appuyant avant tout sur sa conscience nationale, déjà très fortement développée au XV^e siècle. En témoignent les chroniques lituaniennes de cette époque qui affirment que les Lituaniens descendent des Romains et que le latin est à l'origine de leur langue. Ces données que nous devons à Długosz, étaient basées — selon Jan Jakubowski, auteur d'un ouvrage consacré aux rapports entre les diverses nationalités établies en Lituanie — sur des jugements déjà populaires et ont contribué ensuite à faire admettre l'origine romaine des Lituaniens⁴¹. Il ne fait pas de doute que la Réforme a accéléré la polonisation de la noblesse lituanienne et ruthène. Si cette noblesse, orthodoxe pour la plupart, faisait auparavant preuve de méfiance à l'égard de la culture polonaise, le protestantisme, qui s'épanouissait librement sur tout le territoire de notre République, a facilité les progrès de la culture polonaise⁴².

Une communauté culturelle et l'usage de la même langue sont caractéristiques d'une grande partie de la noblesse qu'unit en outre la même religion, le catholicisme. La Contre-Réforme victorieuse refoule le protestantisme parmi cette noblesse et la religion orthodoxe et aussi la religion greco-catholique ne sont plus qu'une « religion paysanne », la religion des plébéiens dans les villes et à la campagne. Les notions de noble, Polonais, catholique, acquièrent peu à peu le même sens, et Orzechowski, en déclarant que « chaque Polonais a quatre choses, grâce auxquelles il est un homme courageux et magnifique parmi les hommes les plus éminents du monde entier », cite comme deuxième: « son ancienne noblesse »⁴³. Les nobles lituaniens et ruthènes acceptent la culture polonaise d'autant plus facilement qu'ils sont attirés par les libertés sociales et politiques de la noblesse polonaise.

Dans la seconde moitié du XVI^e siècle, une grande partie de l'historiographie admet la conception de la nation nobiliaire. Des historiens tels que Marcin Kromer, Maciej Strykowski, Aleksander Gwagnin, Reinhold Heidenstein, Stanisław Sarnicki, Joachim Bielski, etc. identifient dans leurs oeuvres les Polonais avec les anciens

⁴⁰ K o t, *Świadomość narodowa ...*, p. 25.

⁴¹ J. J a k u b o w s k i, *Studia nad stosunkami narodowościowymi na Litwie przed unią lubelską*, Warszawa 1912. L'on n'a pas constaté jusqu'à présent à quel point, et de quelle façon la polonisation de la noblesse lituanienne a influé sur le développement de la conscience nationale lituanienne.

⁴² Cf. S. K o t, *La Réforme dans le Grand Duché de Lituanie, Facteur d'occidentalisation culturelle*, Bruxelles 1953, surtout p. 7.

⁴³ L. K u b a l a, *Stanisław Orzechowski i wpływ jego na rozwój i upadek reformacji w Polsce*, Lwów 1905, p. 95.

Sarmates, qu'ils identifient à leur tour avec les Slaves, dans l'acception la plus large de ce terme. L'origine sarmate de la génération contemporaine — qui avait déjà été admise auparavant dans son sens le plus général — renforce le sentiment de l'unité de tous les Slaves. A l'intérieur du pays, l'origine sarmate sert la conception essentielle de l'État après le règne des Jagellons et crée le mythe de l'unité séculaire de la République polonaise qui englobe de nombreuses nationalités. Dans le sens politique, l'origine sarmate commune favorise la consolidation de l'unité de l'État. Certains historiens n'hésitent pas de se référer à cette origine pour en déduire l'unité ethnique séculaire de la noblesse polonaise et lituanienne. Ainsi, par exemple, Maciej Strykowski accepte la généalogie romaine de la noblesse lituanienne. Il constate que les 500 personnes formant ce groupe — avec à leur tête le « prince romain » Palemon — sont venues en Lituanie et en Samogitie où « elles se sont mêlées aux Sarmates établis depuis longtemps sur ces territoires et, de deux nations, elles ont presque formé une seule ». L'origine sarmate contribuait à opposer la noblesse aux paysans, auxquels l'on attribuait une généalogie historiquement différente. Selon les affirmations de ces historiens, la nation nobiliaire était la seule à tirer son origine des Sarmates. Tadeusz Ulewicz, qui s'est intéressé tout particulièrement à ce problème, constate: « Les bourgeois ne se réfèrent que timidement à leur origine sarmate, mais pas un seul paysan ne peut y prétendre »⁴⁴. Le mythe de la Sarmatie et des Sarmates, qui avait déjà été propagé auparavant, a servi pendant la seconde moitié du XVI^e siècle les buts concrets de toute la couche nobiliaire.

Les témoignages de l'histoire biblique viennent renforcer les données de l'histoire ancienne, et Strykowski affirme, par exemple, que la noblesse descend du vertueux Japhet, et les paysans de Cham. L'origine historique différente et l'abîme qui sépare la situation juridique et politique de la noblesse de celle des plébéiens font que l'on attribue à ces deux classes antagonistes des traits caractéristiques très différents, aussi bien psychiques et intellectuels que physiques. Les idéologues nobiliaires prétendent que la supériorité biologique de la noblesse dérive de son origine. L'écrivain Łukasz Górnicki, qui est un noble de fraîche date, l'admet également et identifie la noblesse avec la vertu. Mikołaj Sep-Szarzyński, un poète, partage ce point de vue et prétend: « Les hommes honnêtes ne donnent naissance qu'à des hommes honnêtes; l'aiglonne vaillante ne met pas au monde des pigeons et le lièvre insipide n'a pas le lion pour ancêtre »⁴⁵. Orzechowski constate également: « Un homme, qui est épris de choses grandes et célèbres et les cultive constamment, ne peut être mesquin, et celui qui se plaît aux choses petites et méprisables et s'en contente, ne peut être magnifique et vaillant »⁴⁶. Il en résulte que les traits de caractère et la mentalité ne sont plus le critère de cette noblesse — comme le soulignait Modrzewski — car n'en décide que l'appartenance à cet état.

⁴⁴ Ulewicz, *op. cit.*, p. 107.

⁴⁵ W. Smoleński, *Szlachta w świetle własnych opinii, Wybór pism*, Warszawa 1954, p. 3 et suiv.

⁴⁶ Kubala, *op. cit.*, p. 95.

Le mépris dont la noblesse faisait preuve à l'égard des plébéiens et, avant tout, des paysans, allait de pair avec son habitude de leur attribuer les pires traits caractéristiques qui justifiaient leur état d'esclaves. Un proverbe dit: « Enduisez le paysan de beurre, et il continuera à puer le goudron », et l'abbé Młodzianowski écrit au XVII^e siècle que « le paysan naît pour battre le blé et pour le couper ». L'on prétendait même que les os du crâne d'un paysan témoignaient de sa destination « l'un de ces os ayant la forme d'une charrue, et les autres celles d'outils agricoles »⁴⁷.

L'ancienne historiographie, qui qualifie de « sarmatisme » les conceptions philosophiques de la noblesse et son style de vie vers la fin de la Renaissance et dans la période du Baroque, prétend que la domination de ce « sarmatisme » s'est maintenue jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle⁴⁸. Tadeusz Mańkowski, historien d'art, a publié en 1946 un livre sur la genèse du « sarmatisme » qu'il présente comme le résultat d'une précieuse particularité culturelle⁴⁹.

En réalité, si le style de vie sarmate ou, si quelqu'un préfère, l'attitude sarmate constitue une synthèse spécifique des influences de l'Occident et de l'Orient et peut être appréciée comme manifestation de la particularité polonaise — ce qui est discutable — le « sarmatisme », comme idéologie, doit être évalué négativement. Cette idéologie de la « nation nobiliaire » — que nous avons décrite plus haut — était en effet caractérisée par une intolérance extrême qui s'accompagnait non seulement d'un fanatisme confessionnel, mais aussi de la condamnation *a priori* de tous les styles de vie et de toutes les conceptions philosophiques autres que sarmates⁵⁰. L'attitude ouverte qui était caractéristique de la société pendant la Renaissance, cette attitude empreinte de tolérance à l'égard non seulement des nouveautés religieuses venant de l'étranger, mais aussi des modèles littéraires, culturels et politiques d'autres pays, a été remplacée peu à peu par le rejet de tout ce qui n'était pas polonais⁵¹.

La mégalomanie nobiliaire, développée outre mesure est l'un des principaux traits caractéristiques du « sarmatisme ». A l'intérieur du pays, cette mégalomanie se manifeste par le mépris des plébéiens et, à l'extérieur, par un sentiment de supériorité. Ce sentiment dérive de la conviction que le régime polonais est d'une perfection inégalable, et de la fierté que la noblesse y joue un rôle de premier rang. Orzechowski a déjà constaté que « la Pologne est si parfaite en toutes choses que

⁴⁷ J. St. Bystroń, *Dzieje obyczajów w dawnej Polsce, wiek XVI - XVIII*, vol. I, Warszawa 1960, p. 146 et 231.

⁴⁸ Nous ne tenons pas compte ici de la notion du sarmatisme en tant que culture artistique d'un certain genre.

⁴⁹ T. Mańkowski, *Genealogia sarmatyzmu*, Warszawa 1946.

⁵⁰ Cf. A. Angyal, *Die osteuropäische Bedeutung des Sarmatismus*, dans: *La Renaissance et la Réformation en Pologne et en Hongrie, 1450 - 1650*, Budapest 1963, p. 501 - 509, et *ibidem*, p. 511 - 512. Série *Studia Historica*, vol. LIII.

⁵¹ Cf. J. Tazbir, *La tolérance religieuse en Pologne au XVI^e et XVII^e siècle*, dans: *La Pologne au XII^e Congrès International des Sciences Historiques*, Warszawa 1965.

personne ne peut lui reprocher quoi que ce soit ». Cette opinion est partagée par d'autres écrivains et orateurs. Jan Szczęsny Herbut, écrivain nobiliaire, déclare à la Diète en 1585: « La nation polonaise *excellit* toutes les nations du monde entier [...]. Aucune nation sous le soleil ne peut égaler la nation polonaise ». Le moraliste Szymon Starowolski blâme: « notre grande fierté d'être plus intelligents que toutes les autres nations, et la conviction de notre noblesse, d'être plus valeureuse que toutes les autres »⁵². Au XVI^e siècle, cette mégalomanie se transforme déjà dans certains cas en messianisme et se manifeste, par exemple, dans l'argumentation, d'un historien calviniste, Stanisław Sarnicki. Orzechowski avait déjà dit que la nation polonaise était appelée à remplir une mission particulière et, au XVII^e siècle, l'abbé Wojciech Dębołęcki prétend même que les Polonais sont les descendants directs d'Adam et d'Ève et, de ce fait, il les considère comme la nation la plus ancienne, prédestinée à dominer le monde⁵³.

La victoire de la conception d'une nation sarmate a favorisé la renaissance des régionalismes qui étaient caractéristiques des différents territoires de la Pologne. Au XVII^e siècle, la Masovie retrouve sa particularité. Les coutumes de ses habitants sont empreintes d'un patriotisme local, dont témoignent entre autres les *Mémoires* de Jan Pasek, noble typique de cette époque. L'infériorité culturelle des Masoviens, leur habitude de se souler et de se prendre de querelle avec le premier venu, leur piété superficielle font l'objet de moqueries et de persiflages dont ne se privent pas les habitants de la Petite-Pologne⁵⁴. Il est possible que ces persiflages étaient dus à l'antagonisme politique et aussi à la malveillance que suscitait la Masovie en tant que siège des nobliaux au service des grands seigneurs. Pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, les habitants polonais de la Prusse Royale qui — de concert avec les Allemands établis sur ces territoires — prétendaient appartenir à la « nation prussienne », manifestent également des tendances séparatistes. Ces « Prussiens protestent — le plus souvent en polonais — contre l'afflux d'étrangers sur leur territoire, et ils qualifient d'étrangers aussi bien les Polonais que les Allemands qui ne sont pas établis en Prusse Royale »⁵⁵. Le développement de la conscience nationale sur les terres prussiennes mérite particulièrement d'être étudié. D'une part, la victoire de la notion de « nation nobiliaire » avait empêché la formation d'une nationalité néo-prussienne séparée, analogue à la nationalité belge ou hollandaise. D'autre part, Lengnich, qui écrivait en allemand, s'est déclaré au XVIII^e siècle pour le patriotisme polonais et les dates du retour de la Poméranie à la République polonaise (1654, 1754) ont donné l'occasion à des panégyriques en latin et en allemand

⁵² T a z b i r, *Ze studiów nad ksenofobią ...*, p. 675.

⁵³ Cf. J. U j e j s k i, *Dzieje polskiego mesjanizmu do powstania listopadowego włącznie*, Lwów 1931, p. 31 - 48.

⁵⁴ Cf. J. St. B y s t r o Ń, *Megalomania narodowa*, Warszawa 1953, p. 193 - 224.

⁵⁵ K o t, *Świadomość narodowa ...*, p. 22 - 23.

où leurs auteurs donnaient à la patrie polonaise les assurances de leur loyauté et de leur amour ⁵⁶.

La lutte qui se poursuit entre les représentants des deux conceptions opposées de la nation — la conception admise pendant la Renaissance, et la conception sarmate — ne cesse pas au moment où se forme définitivement la conception subjective de la nation nobiliaire. Les idéologues de la bourgeoisie opposent en effet à cette conception leur propre notion de la nation polonaise qui, selon eux, est une communauté de tous les états sociaux ⁵⁷.

Cette conception de la communauté nationale s'oppose au caractère arbitraire des nobles, à l'oppression du paysan et soutient un pouvoir royal fort ⁵⁸. Au début du XVII^e siècle, des mots d'ordre de ce genre sont propagés entre autres par la littérature plébéienne, par exemple, par la *Tragédie du Scylurus polonais*, oeuvre de Jan Jurkowski, catholique fervent (oeuvre d'une valeur d'ailleurs inégale où l'intolérance confessionnelle s'accompagne d'une critique acérée des conditions sociales) ⁵⁹. Un autre représentant de ce milieu, Andrzej Wolan (un calviniste cette fois-ci), renoue dans ses oeuvres politiques avec les traditions d'Andrzej Frycz Modrzewski et continue la lutte menée par ce dernier contre les peines pécuniaires que la noblesse devait payer lorsqu'elle tuait un paysan (alors que le paysan qui tuait un noble, payait ce forfait de sa tête). En s'opposant à ces peines pécuniaires, Wolan écrit vers la fin du XVI^e siècle: « Ce que le droit romain interdit au seigneur de faire avec son esclave, nos lois l'admettent à l'égard non seulement des esclaves, mais aussi des hommes de notre propre nation [souligné par l'auteur] » ⁶⁰. Comme nous le voyons, Wolan écarte la conception sarmate de la nation limitée à la noblesse et étend cette notion aux plébéiens. Parmi les nombreux écrivains qui s'opposent au XVII^e siècle à ces peines pécuniaires en soulignant l'appartenance du paysan à la nation, citons Aron Aleksander Olizarowski, professeur à l'Académie de Wilno, et Stanisław Papczyński, fils de paysan et fondateur de la congrégation des Pères Marians.

L'attitude de l'idéologie arienne rationaliste à l'égard de la conception de la nation sarmate pose un problème qui mérite d'être étudié. Les ariens, qui avaient de nombreux contacts avec l'Occident, ont évité l'isolement et la xénophobie. La controverse qu'ils menaient depuis longtemps pour décider si le chrétien avait une patrie, se rallume au XVII^e siècle. Ceux d'entre eux qui se déclarent pour la primauté de la religion sur la nationalité, se rendent en émigration après la proclamation de

⁵⁶ Cf. les articles de J. Gerlach, A. Jędrzejowska et M. Pelczarowa au sujet des rapports culturels en Prusse Royale dans *Szkice z dziejów Pomorza*, vol. II: *Pomorze nowożytnie*, Warszawa 1959, et S. Herbst, *Świadomość narodowa na ziemiach pruskich w XV - XVII w.*, « Komunikaty Mazursko-Warmińskie », 1962, n° 1.

⁵⁷ Cf. S. Herbst, *Miasta i mieszczaństwo Renesansu polskiego*, Warszawa 1954, p. 91.

⁵⁸ Cf. « Kwartalnik Historyczny », 1953, n° 2, p. 323.

⁵⁹ J. Jurkowski, *Tragedia o polskim Scylurusie*, Kraków 1949, *passim*. Biblioteka Pisarzy Polskich, n° 90.

⁶⁰ A. Wolan, *O wolności Rzeczypospolitej albo szlacheckiej*, Kraków 1859, p. 22.

l'édit de bannissement (1660), mais conservent pendant de longues années leur conscience nationale polonaise. La noblesse et les bourgeois ariens exilés en Transylvanie soulignent aussi à plusieurs reprises leur appartenance à la nation polonaise. Ici, il n'était plus question de nation nobiliaire, tirant son origine des Sarmates ⁶¹.

Nous avons consacré le plus d'attention à la conscience nationale de la noblesse et de la bourgeoisie parce que les sources qui se sont conservées jusqu'à nos jours contiennent le plus de données à leur sujet. Cela ne veut cependant pas dire que nous renoncions à poursuivre nos recherches sur la conscience nationale des paysans en nous basant sur les données indirectes et fragmentaires que nous fournissent les sources ⁶². Il ne fait pas de doute que la participation en masse de la population rurale aux luttes contre l'invasion suédoise (1655 - 1660) — à une époque où les paysans qualifiaient d'Allemands tous ceux qui parlaient une autre langue et professaient une religion différente — a contribué éminemment au développement de la conscience nationale des paysans ⁶³.

La notion de patrie, que les écrivains nobiliaires identifient continuellement avec les notions de nation et de nationalité, devrait également faire l'objet de recherches. Au XVII^e siècle (surtout au moment de l'invasion suédoise) on parle de trahison de la patrie (et non pas de la nation), et c'est à la patrie que se réfèrent avant tout les assemblées des diétines et les décisions de la Diète ⁶⁴. La notion de la patrie est relativement de fraîche date. Au XVI^e siècle, les écrivains tels que Stanisław Orzechowski et Łukasz Górnicki préféraient la remplacer par le terme *patria*. Chez Jan Kochanowski, la patrie a deux significations, aussi bien celle de « patrimoine » que celle de « patrie ». Ce n'est qu'au déclin de ce siècle que Piotr Skarga fait usage de ce terme dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui, et les écrivains du XVII^e siècle ont suivi son exemple ⁶⁵.

(Traduit par Janina Kasińska)

⁶¹ Cf. J. T a z b i r, *Bracia polscy w Siedmiogrodzie (1660 - 1784)*, Warszawa 1964, p. 66 - 67 et 123.

⁶² Cf. la déclaration fort juste à ce sujet de A. Kersten au VIII^e Congrès des Historiens Polonais en 1958 à Cracovie, *Historia Polski od połowy XV do połowy XVIII wieku*, Warszawa 1960, p. 142 - 143.

⁶³ Cf. du même auteur, *Chłopi polscy w walce z najazdem szwedzkim 1655 - 1656*, Warszawa 1958, p. 187 et suiv.

⁶⁴ Krzysztof P o m i a n a attiré l'attention sur cette question dans le rapport qu'il a présenté à la session de la Commission Méthodologique de l'Institut d'Histoire de l'Académie Polonaise des Sciences (février 1965).

⁶⁵ K. G ó r s k i, *Zagadnienie słownictwa reformacji polskiej*, dans: *Odrodzenie w Polsce*, vol. III: *Historia języka*, 2^e partie, Warszawa 1962, p. 235.